

Entre poésie, critique et traduction :

les « leçons » de Léon-Gabriel Gros

Christine Lombez

A quoi tiennent la destinée et la fortune d'un poète ? Telle est la question que l'on peut se poser au vu de la trajectoire de Léon-Gabriel Gros, à la fois poète, collaborateur de premier plan de la revue *Les Cahiers du Sud* de 1937 à 1962, critique estimé et avisé de la vie littéraire de son temps, ami de Ionesco, Guillevic, Jouve, Ponge, traducteur exemplaire de la poésie élisabéthaine et des poètes métaphysiques anglais, aujourd'hui absent de tous les panthéons littéraires. Est-ce pour avoir parlé des autres au détriment de soi-même, pour avoir choisi de vivre loin des cénacles parisiens dans lesquels il ne se reconnaissait pas ? C'est l'hypothèse d'un des critiques de l'œuvre de Gros, Christian Guez Ricord, lorsqu'il écrit : « Toute une vie au service de la poésie comme critique éminent et traducteur ! La poésie le lui a bien rendu en le vouant à l'oubli de son vivant. »

Toutefois l'œuvre existe : par sa multiplicité, elle interroge sous différents aspects la nature de la parole, qu'elle soit poétique ou critique ; nous nous intéresserons aux multiples facettes de celui qui fut essentiellement dans ses activités de poète, critique et traducteur un « déchiffreur ».

Le poète, augure du monde et de la nature

L'ensemble de la production poétique de Léon-Gabriel Gros témoigne d'un effort sans cesse poursuivi de déchiffrement du réel. Le poète est dans le monde « toujours à la lisière du secret », attentif à ses moindres manifestations et à l'écoute d'une voix qu'il lui semble entendre résonner au plus près des choses, ainsi que le suggère un poème « Langage végétal » qui introduit un motif parcourant toute l'œuvre :

Longue lumière de l'automne sur les pierres,
Mousse de quelle année ancienne, de soleil
Si épuisé d'être soleil, d'errer sans fin
Qu'il vient mourir comme une écume sur la pierre,
Et ce qui fut le feu n'est qu'une épave rousse,
Et ce qui fut le verbe ardent, le seul buisson
D'où jaillissait la Voix n'est plus que cette mousse
Dérisoire où mêlée à de dures épines
La laine d'un troupeau s'agite dans le vent.

Main des feuilles qui nous livriez
Du ciel le moindre souffle musical,
Ah ! brasseuses de l'air et vivantes par lui
Innombrables sont les sourires de l'écume
Lorsque la mer avare compte ses trésors.(...)

Ce poème au titre évocateur rend compte d'une attitude faite d'une amitié, d'une profonde exigence de regard et d'écoute déjà présentes dans deux recueils antérieurs. Dans le texte « De tout pour faire un monde », on trouve ainsi en ouverture cette double thématique :

Un matin de ton histoire.
Les yeux brouillés de sommeil,
Tu ouvres à l'aube tes volets
Pour écouter le langage des herbes,
Tes amies quotidiennes.

Ce à quoi fait écho la parole d'inspiration plus prophétique du cycle *Saint Jean du Désert*:

L'herbe seule a sa voix et très faible,
Si pauvre est l'accueillant humus, plus rare encore
La rosée amicale et vite évaporée.

Même si l'image du Précurseur est omniprésente dans ce long poème, on ne peut s'empêcher de penser à la figure du Poverello Saint François d'Assise lui-même à l'écoute de son « ami » le soleil ou son « amie » la lune. Il y a en effet une dimension très nettement spirituelle dans l'approche que Léon-Gabriel Gros a du réel. Le recueil *Les Elégies augurales*, sorte de point d'orgue dans l'oeuvre du poète, souligne ce double accent. L'adjectif « augural » nous renvoie en effet à la fonction de l'haruspice qui, chez les Romains, interprétait le vol et le chant des oiseaux, et par là-même, associée à l'écriture élégiaque, à une certaine image du poète inspiré ou « voyant », tels que Victor Hugo ou Arthur Rimbaud. Il n'est certainement pas fortuit que le poème liminaire du recueil s'intitule « Oracles » et s'ouvre sur quelques distiques éloquents :

Les oiseaux à la gorge ouverte
Sont les seuls à parler.

Le vent lave pour toujours
L'écriture de la foudre.

Quelques-uns savent la lire
Sur des tables calcinées.

Le diapason de l'ensemble est ainsi donné, ce que confirme quelques pages plus loin la présence du poème « Lecture de la pluie » :

Le seul langage inoubliable est celui de la pluie,
Ce n'est pourtant qu'un attelage de clochettes.
(...) Qui donc parla
De la souffrance de la terre ? Archets d'élytres,
C'est à voix de criquets, à miroirs de cigales

Que transparaît son opaque douleur.

Une attention toute particulière est ainsi accordée à la voix de la terre et aux choses qui, pour être muettes, n'en sont pas moins porteuses d'un témoignage, d'une « leçon ». Fréquents sont les poèmes de L.G. Gros qui dans ce recueil font précéder un nom de chose du substantif « leçon » ; quelques exemples : « La leçon des graines », « Leçon des iris », « Leçon de l'acanthé », etc. Il y a là une tonalité pongienne que l'on ne peut manquer de relever avec André Ughetto évoquant

la découverte et la mise en équivalence de l' « objet » et du moi, la revalorisation par le regard humain des « choses » familières et inconnues, graines, marrons, morceau de bois, herbes, pommes, coquillages, ongles terreux... — ce qui lui vaut des bonheurs de vision comparables à ceux de Francis Ponge.

Le poème « Des marrons et de leurs gants » en est sans doute une des meilleures illustrations de ces « bonheurs de vision » et de langage :

Plus il est poli, trop pour être honnête,
Plus il est verni, à porter malheur,
Le marron sauvage, bien que renfermé,
De son amertume se console mal.
Mécontent d'être gant de boxe,
Mais ne voulant pas lutter à poings nus
Il est armé de pseudopodes.
Rien n'est plus tendre cependant
Que ses piquants à leur naissance,
Car le marron refuse d'être
Radiolaire à barbe verte,
Plutôt une lune légère
Déjà poussière dans la main.

Coquillage fourvoyé dans le monde végétal,
Carapace de mollusque offusquant les violettes,
Il se rachète en étant symétrique,
En se mettant des gants faute de doigts.

Il y a là un « parti pris des choses » assez étonnant, mais qui correspond bien au fond à une nette tendance de la poésie venue après le surréalisme, affirmant son désir de revenir à la réalité immédiate et brute. C'est la recherche d'une « beauté persuasive » qui prendrait le relais de la « beauté convulsive » des surréalistes.

Toutefois, la « leçon de choses » chez L.G. Gros ne se borne pas à être le seul constat de la présence d'un objet. Elle ouvre également sur la quête d'une transcendance qui traverse toute l'œuvre. Nous retrouvons ici la dimension spirituelle déjà évoquée plus haut. Le poète doit aussi se faire le déchiffreur d'une réalité qui le dépasse et que l'on retrouve esquissée dans des titres de recueils explicites (*Corps glorieux*, *Saint Jean du Désert*), ou dans des intitulés de poèmes (« Visitation », « L'Esprit sur les eaux ») qui doivent parfois même être lus à deux niveaux : ainsi « Burette double », susceptible de renvoyer aussi bien au récipient contenant de l'huile et du vinaigre qu'à ceux contenant les saintes huiles et le vin de la messe....Notons ici que le texte poétique lui-même se trouve « parasité » par des références bibliques plus ou moins transparentes laissées au déchiffrement du lecteur. Ainsi dans *Phoenix*, l'allusion à Isaïe et le charbon ardent :

Ici vient s'apaiser l'inquiétude des mers,
Ici vient se lover le vent comme une écharpe,
Ici tisse et défait le flot un diadème
Riche d'un sel plus beau que le charbon ardent.
Ah! qu'il se pose sur ta langue, sur tes yeux,
Et que tu chantes, que tu voies (...)

On voit ici de manière particulièrement nette comment chez L.G. Gros l'exigence de déchiffrement éclaire la quête spirituelle et accompagne l'espoir d'une rédemption par et dans la parole poétique.

Il s'agit en effet de « maintenir l'intégrité essentielle, humaine de la poésie », ainsi que l'écrivait le poète dans une lettre à Gaston Puel. Cette exigence qui s'exerce pleinement dans l'écriture de L.G. Gros, déborde aussi largement, comme on va le voir, le cadre strict de la création poétique.

Léon-Gabriel Gros critique et traducteur: un déchiffreur de la parole de l'autre

Il y a dans ces deux activités les modalités d'une approche de l'autre tout à fait spécifiques de la démarche de Léon-Gabriel Gros. Que la critique et la traduction soient assez proche dans l'esprit du poète est lisible dans ce propos extrait d'une lettre du 18 décembre 1976 à Yves Broussard :

D'une façon générale, j'estime que la raison d'être de la critique est de traduire « en clair » les poètes les plus hermétiques, et je méfie de tous ces essayistes qui se veulent par trop « personnels » et proposent des « morceaux de bravoure » qui, s'ils les mettent eux-mêmes en valeur ou en « vedette » n'aident nullement (au contraire !) à comprendre les poètes dont ils prétendent « traiter » !

On lit ici une exigence d'humilité et d'effacement qui convient aussi bien à l'activité du critique qu'à celle du traducteur. Cette double exigence s'accompagne d'un impératif corollaire, qui est celui d'un déchiffrement « intègre » de cette parole autre. Or Léon-Gabriel Gros semblait particulièrement disposé à remplir cette tâche, si on en croit la remarque suivante d'André Ughetto dans sa préface aux œuvres :

Né pour comprendre et « traduire » les autres—et le métier de traducteur en effet, comme celui de critique, a été grandement honoré par lui en plusieurs livres importants (...) Léon-Gabriel Gros ne se traitait lui-même, en tant qu'objet d'observation, ni moins bien ni mieux qu'autrui. Il adhérerait sans réserve à l'axiome rimbaldien : Je est un autre...

De quelle forme de critique s'agit-il donc ? Laissons ici la parole à l'auteur lui-même :

Je le sais mieux que personne mais je sais aussi que dans la situation actuelle de la Poésie il n'est pas, si insatisfaisante soit-elle, d'autre méthode que cette critique « de soutien » (...) qui passe par l'affinement de la sensibilité, celle du poète et celle du lecteur, pour déboucher au-delà de l'expérience personnelle sur une expérience vécue en commun.

Plus loin dans le même essai, on trouve également cette remarque révélatrice :

Je crois que la raison d'être d'une revue de poésie est avant toute chose d'entretenir l'espérance.

Léon-Gabriel Gros est donc fondamentalement quelqu'un qui a voulu servir la poésie et non s'en servir ; peut-être est-ce là la raison pour laquelle le poète a chez lui été quelque peu masqué par le critique ou le traducteur, ainsi que le souligne Robert Sabatier :

Exégète, traducteur, serviteur de la poésie, le poète, chez lui, est resté caché, discret ; on retint celui qui parlait des autres (...)

Mais quel serviteur ! Les témoignages des « critiqués » en font foi. Citons par exemple cette lettre de Guillevic au poète :

J'aurais des raisons de vous en vouloir, car vous me fouillez avec une telle perspicacité, vous me dévoilez, vous m'exposez si bien qu'il me semble n'avoir plus rien de caché, rien de secret, être sur la place publique...

Mentionnons ici également le bel hommage rendu à Supervielle dans les *Poètes contemporains*:

Supervielle est un grand poète dans la mesure où il nous a révélé un monde mais il est plus grand encore par l'aveu de son impuissance à trouver un remède à l'isolement et à la détresse des hommes.

Une image qui revient parfois pour qualifier la démarche critique de L.G. Gros est celle d'un « Saint Pierre de la poésie » qui fournit à son lecteur les bonnes clés pour entrer dans le domaine d'un auteur. Écoutons ici le propos de Pierre Seghers à ce sujet :

Avec Albert Béguin, Marcel Raymond et Jean Cassou, il a été pour moi un Saint Pierre de la poésie ! En me tendant des clés qui n'étaient pas truquées.

Cette image insolite du Saint Pierre réapparaît implicitement dans l'essai de Gabriel d'Aubarède où, évoquant ces mêmes clés, il affirme :

L.G. Gros, lui, en possède tout en trousseau, où il sait choisir, chaque fois qu'il aborde une oeuvre, la plus propre à lui ouvrir l'idiosyncrasie la plus particulière de son auteur, voire demeurée secrète jusqu'à lui.

On pourrait ainsi multiplier les exemples et les éloges adressés au poète-critique. Plus intéressant semble ici de relever la profonde modestie dont ce dernier fait preuve en toute circonstance. On se référera ici à un court article du poète intitulé « Un pauvre métier » en référence à une phrase de Bachelard qui ouvre sa réflexion : « Par le poète, le monde de la parole est renouvelé dans son principe. Du moins le vrai poète est bilingue, il ne confond pas le langage de la signification et le langage poétique. Traduire une de ces langues dans l'autre ne saurait être qu'un pauvre métier. »

Par « pauvre métier », il faut sans doute comprendre un métier accompli « en pauvre », servi avec la plus grande humilité. C'est précisément cette humilité qui se lit dans l'adresse « Au lecteur » ouvrant le recueil des *Elégies augurales*; le poète y passe en effet le flambeau à la relève poétique à venir, lui confiant la tâche d'achever, en d'autres

circonstances, ce qui, dans notre monde, ne peut rester qu'à l'état d'ébauche :

En dehors de leurs manques ou de leurs mérites, ces poèmes veulent contribuer à la mise au point d'une certaine dialectique de la sensibilité dont l'urgence apparaît aux meilleurs esprits de ce temps. Une telle entreprise est sans doute prématurée, au point même d'être coupable. D'autres pourtant, forts de tels échecs, dépasseront les contradictions qui les ont provoqués. Quelqu'un dans un monde enfin rédimé écrira sans doute les véritables Elégies augurales, mais l'accent sera alors placé sur le deuxième terme.

Par ailleurs, les propos de Bachelard cités plus haut qu'un autre poète contemporain, Philippe Jaccottet, ne désavouerait pas (il a d'ailleurs adressé un poème d'amical hommage à Léon-Gabriel Gros dans le numéro spécial de *Sud* qui lui est consacré), et sous le patronage desquels L.G. Gros se place, mettent en évidence la parenté qu'il existe entre le poète et la démarche de traduction. Le poète serait une sorte de traducteur qui « fait passer » dans ses mots la charge poétique ou émotionnelle qu'il pressent dans le monde. C'est aussi ce qu'affirme le poète :

Si la vie consiste à rompre des contradictions en les dépassant, nous pouvons voir dans le phénomène poétique un aspect particulièrement passionnant des méthodes que l'esprit met en oeuvre pour traduire des expériences ineffables en termes d'approximation intellectuelle.

Comme on le pressent dans ce propos, le poids de l'expérience de traducteur est à prendre en compte pour qui veut s'approcher de l'œuvre poétique de L.G. Gros. On a parlé plus haut de la quête spirituelle du poète, hanté par l'idée de transcendance et dont l'écriture revêt parfois des tonalités mystico-platoniciennes (fruit peut-être de son éducation chez les Pères Maristes ?). Il ne fait aucun doute que cette tendance se retrouve dans le choix des auteurs à traduire : John Donne, poète métaphysique anglais, Russell dit A.E., mystique irlandais, le recueil *Vision* de W.B. Yeats qui est également un document de grande force spirituelle. Plus intéressant est peut-être de remarquer que certains de ces auteurs forment pour L-G Gros une « grille de lecture » qu'il applique à la poésie contemporaine. Ainsi le poète pressent-il des accents « métaphysiques » dans la poésie moderne anglaise ; par ailleurs, il situe Supervielle dans un contexte révélateur :

La manière de certains poèmes récents de Supervielle ne fait qu'illustrer un phénomène fréquent dans le lyrisme européen, et la situation de la poésie après l'expérience romantique et ses prolongements ne pouvant se comparer qu'à celle qu'elle connut après la Pléiade ou la grande floraison Elizabéthaine.

Prolongeant l'analyse, on peut aussi se demander dans quelle mesure l'inspiration de ces oeuvres d'auteurs étrangers d'un choix finalement si unitaire ne résonne pas aussi dans les poèmes de L.G. Gros. On trouve ponctuellement quelques citations en anglais dans le texte (John Donne, William Blake) et autres allusions ; par exemple, le titre du poème « The great distressful land » n'est-il pas un écho au texte de T.S. Eliot que L.G. Gros mentionne ailleurs, *The Waste Land* ? Il y a là peut-être une thématique intéressante à explorer, celle d'une époque frappée par une malédiction de stérilité (c'est l'histoire de *La Terre gaste* de T.S. Eliot), où le poète ne peut que s'en remettre aux générations futures. On a évoqué plus haut l'adresse au lecteur où L.G. Gros appelait de ses vœux la venue d'un « monde enfin rédimé » où l'écriture poétique serait pleinement possible ;

c'est bien encore là de rédemption dont il s'agit ; on pense ici à cet extrait du *Conte d'hiver* de Shakespeare :

They look'd as they had heard of a world ransom'd, or one destroyed

On eût dit qu'ils venaient d'apprendre la nouvelle d'un monde rédimé ou d'un monde mort.
(Conte d'hiver, V, 2)

Si tous ces mots venus d'auteurs de siècles et de sensibilité différents s'appellent, n'est-ce pas pour nous signifier que toute écriture poétique est au fond prise entre l'expérience du péril et l'espoir de la rédemption ? Ces deux pôles, au-delà de l'entreprise poétique, sont ceux de toute existence humaine ; tel est peut-être un des sens à donner au titre des oeuvres complètes de L.G. Gros *Expériences à la portée de tous*.

La poésie, comme le progrès, ne vaut que si elle est partagée par tous, c'est-à-dire accessible à tous. C'est la « leçon » que L.G. Gros a tenté de transmettre aussi bien en tant que poète que critique ou traducteur, en se posant comme « relais » de mots, d'idées qu'il s'agissait de convoier d'un rivage de la parole à l'autre. Cette attitude était avant tout une « affaire d'amitié », ainsi qu'il se plaisait à le dire, mais le temps ne rend que rarement justice à de telles fraternités littéraires (l'Ecole de Rochefort en est un bon exemple).

Parions cependant que l'œuvre de L.G. Gros, à l'image du phénix qu'il affectionnait particulièrement, renaîtra elle aussi de ses cendres. Et pour finir, laissons une dernière fois la parole au poète :

Nul d'entre nous, les universitaires moins que personne, ne détient la vérité, la vérité poétique n'est point du ressort des idéologies car elle se situe sur le plan de la sensibilité.